

## Cirque Germaine

Anne-Marie Fortin

---

Number 4, 2007

Roulottes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2379ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

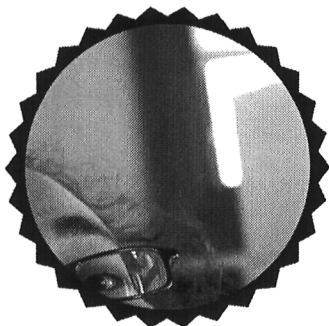
1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Fortin, A.-M. (2007). Cirque Germaine. *Biscuit Chinois*, (4), 84–93.



## **Anne-Marie Fortin**

Anne-Marie explore l'univers de l'écriture depuis déjà quelques années. Elle a côtoyé différents genres, parmi lesquels le conte urbain, avec son texte *Guillaume*, qui, après avoir été mis en scène par le théâtre Le Clou, a été interprété dans des maisons de la culture et publié chez Dramaturges éditeurs dans le recueil collectif *Les Zurbains en série*. Elle s'intéresse également aux genres de la nouvelle et de la poésie et publie régulièrement dans la revue *Main Blanche*. Il s'agit de sa seconde publication dans la revue *Biscuit Chinois* qui a accueilli, dans son troisième numéro, sa nouvelle *Les joues plus creuses*.

## *cirque germaine*

LA TROUPE VA SE DISSOUDRE. Je voulais seulement t'en avertir au cas où tu aurais eu envie de revenir travailler avec nous, même si je sais que ça ne serait jamais arrivé. Jack a accroché ses échasses, Marie a perdu de sa souplesse. Michel voudrait postuler comme funambule au Cirque du Soleil à Las Vegas. Les autres vont s'éparpiller, on va sûrement se perdre de vue. Moi, je m'égare.

Germaine est presque morte. La banquette rouge est défoncée, la mousse a commencé à sortir des coussins. Les vieilles guirlandes de Noël ramassent encore la poussière autour du petit miroir dans la cuisinette. Je ne sais pas si je devrais la faire réparer, notre – en fait *ma* – vieille Germaine, ou garder le peu d'argent de ma retraite pour louer un appartement et apprendre à faire autre chose que jongler avec des torches à l'acétylène. Je n'ai pas de place où m'installer, personne à retrouver enfin, qui m'attend en se morfondant dans un appartement bien chauffé. En fait, je ne suis pas certaine d'avoir vraiment envie de m'installer définitivement en un endroit précis, depuis neuf ans que je me promène, c'est devenu un mode de vie : ma maison c'est Germaine. Tu te rappelles comme on la trouvait étroite au début, quand on est parties sur la route ? Maintenant, je la trouve tellement vaste.

Je ne sais pas comment c'est en Bulgarie. Ça ne m'intéresse pas vraiment non plus, en fait, je déteste ce pays-là. J'espère au moins que ça va bien dans ton cirque là-bas. Que tu as pu trouver une plus grande trampoline (je t'entends d'ici me dire : « UN trampoline, Annie, UN, c'est masculin ! »). Peu m'importent les genres maintenant que tu es partie.

Quand on a décidé de dissoudre la troupe, parce que sinon on se dirigeait tout droit vers la faillite, j'ai entrepris de faire le grand ménage de Germaine. Entre les couvertures oranges de ton lit, que je n'avais jamais défait, j'ai trouvé les lettres qu'on s'écrivait parce qu'on ne recevait jamais de courrier. C'était une bonne idée qu'on avait eue, de s'écrire pour avoir quelque chose dans la boîte aux lettres. Comme si on avait une double vie, celle du cirque et la nôtre, juste à nous deux. Je n'ai rien relu encore, je suis un peu trop ébranlée en ce moment pour me lancer là-dedans.

Je dois partir maintenant. Demain, c'est notre dernier spectacle. On joue à Acton Vale et on doit s'y rendre ce soir, pour monter le chapiteau tôt demain matin. J'ai deux heures de route à faire.



On est enfin arrivés. En conduisant Germaine, je me suis rappelé à quel point on avait de grandes ambitions quand on a fondé le cirque. C'est minable là où j'en suis rendue dans ma vie, si on compare avec nos rêves. Je ne me retrouve devant rien, sauf peut-être l'obligation de m'installer, pour toujours. Je n'ai vraiment pas envie de travailler dans un café. Toi au moins tu as pu faire ce que tu voulais, tu as réussi à réaliser une partie de ton rêve. On voulait aller jouer à l'étranger, c'est là que tu es rendue. Le plus loin que je suis allée, c'est Moncton. C'est beau,

Moncton, mais quand je pense qu'on voulait aller jouer à Étretat, à Saint-Malo ou à Quimper, ce n'est pas la mer à boire.

Je n'ai même pas envie de jouer, demain, pour le dernier spectacle. Je voudrais dormir et me réveiller après que tout soit enfin terminé. C'est comme ça tous les soirs de spectacle depuis que tu es partie. Au moins, il y a les autres, mais ce n'est plus pareil. Ils ont remarqué ce que ça m'a fait quand tu es partie, mais ils n'ont rien dit. Ils connaissent ton importance pour moi, et mon espoir. On s'est éloigné peu à peu. Le savais-tu qu'au fond tu étais un peu notre liant ? Il y a seulement Marie qui est encore aussi douce avec moi. Elle prend soin de moi encore, surtout le soir, quand parfois je bois trop.



J'ai le trac pour ce soir, mais c'est normal. On aimait tellement ça, l'adrénaline, au début, tu te rappelles ? J'imagine que pour toi c'est encore comme ça, le thrill avant d'entrer sur scène. Avec l'équipe qui se tient, qui va ensemble dans la même direction. Et puis tu es installée maintenant. J'aurais pu t'écrire plus souvent, vu que tu as une adresse pour recevoir ton courrier, mais au moins quand on habitait ensemble tu pouvais me répondre, tu savais où remettre ta lettre. En presque trois ans, je n'ai trouvé aucune lettre dans les postes restantes des villes où nous nous sommes arrêtés, et pourtant, je n'ai pas manqué d'y aller, chaque fois, pour voir s'il y avait quelque chose à mon nom. Mais jamais rien. Alors moi aussi j'ai arrêté d'écrire. C'est étrange tout de même. Quand on habitait ensemble et qu'on se voyait tous les jours, on prenait le temps de s'écrire, on avait tant de choses à se dire. Et à

partir du moment où nous nous sommes éloignées, plus rien à partager. Ou trop, peut-être.

Je vais aller prendre une vodka, on joue dans une heure. Avant, tu te rappelles, on faisait la fête après les spectacles, tout nous était permis et les lendemains de veille n'existaient pas. Je ne suis plus capable d'avoir ce plaisir-là. J'ai découvert les gueules de bois.



J'ai échappé une torche. Le chapiteau a brûlé. De toute façon, on n'en a plus besoin. Mais on aurait pu le vendre pour avoir un peu d'argent, et s'acheter de la vodka. Le cirque est terminé.



Merde. J'ai le cerveau trop petit pour ma boîte crânienne, je crois qu'il s'est ratatiné durant la nuit. Si je bouge trop vite, il se fracasse sur les parois de ma tête. Ça cogne, j'ai l'impression que Germaine tangué. Ou que mon lit pliant s'est transformé en lit d'eau qui fuit. Je ne veux pas sortir. Je sais que tout le monde m'en veut. Que j'ai gâché le dernier souvenir.

Il y a quand même Marie, je me rappelle qu'hier soir, elle m'a dit que pour elle, ce n'était pas grave. Elle ne m'en veut pas, elle m'a dit qu'elle me comprend et que ça fait partie des risques du métier, d'échapper une torche. Je sais qu'elle n'est pas dupe, qu'elle comprend bien que j'avais trop bu parce que je n'étais pas capable de faire le dernier spectacle. Tu sais qu'elle n'arrive plus à mettre ses jambes derrière sa tête ? Ça veut dire beaucoup pour elle, elle a été obligée de changer un peu son numéro. Mais quand même, elle a encore beaucoup de grâce. Ça la bouleverse

plus qu'elle ne veut le montrer, la fin du cirque, je le sens. Jack et elle ne veulent pas la même chose pour après. Lui, il veut se reposer; elle, elle a de l'espoir encore. Peut-être qu'elle va décider de donner des cours aux enfants, elle est tellement douce.

Je devrai bien sortir un jour, c'est impossible de rester enfermée ici. Ou encore, je pourrais partir comme une voleuse, au volant de Germaine, sans dire au revoir, comme ça. Non, je ne pourrais plus aller bien loin avec elle, elle est beaucoup trop vieille, elle tombe en morceaux. Hier soir, en rentrant, titubante, j'ai accroché le cadre avec la photo de toute la troupe, il est tombé par terre et la vitre s'est brisée. J'ai vraiment trouvé ça ironique, toute cette vitre cassée, la photo par terre. Ton sourire, comme si tu étais encore ici. La troupe qui n'existe plus. Ça me ferait peut-être du bien de changer d'univers, je commence à dérailler et je le sens. Comme avant qu'on parte pour la première tournée. C'est d'être sur la route avec toi qui m'avait un peu remise sur les rails. Peut-être que j'ai besoin de l'inverse maintenant. Quelque chose de plus stable, de plus vaste aussi, pour pouvoir me perdre ou regarder par la fenêtre.

Si je me débarrasse de Germaine, je ne sais pas si je devrais laisser les lettres cachées sous tes draps comme tu l'avais fait, et les laisser partir vers la fourrière avec elle, pour ne plus avoir de sépulture. Ou peut-être que je devrais les garder pour plus tard, pour une autre vie où je serais nostalgique, un peu moins amère. Ou te les envoyer, pour que tu saches que je les ai trouvées. Je ne comprends pas pourquoi tu les as cachées là. Peut-être pour que je t'écrive quand je les trouverais, pour savoir quand je déferais ton lit ou quand tu serais remplacée. Avais-tu imaginé que je les trouverais seulement quand le cirque serait mort ? Que je n'ai jamais accepté que quiconque vive avec moi ici ? C'est

avec toi qu'on avait baptisé Germaine avec une bouteille de Baby Duck.



Marie devait sentir que je pensais à elle, elle est venue me voir. La porte de Germaine a grincé, je n'ai rien huilé depuis des mois. Elle s'est assise sur ton lit, je n'avais laissé personne s'y mettre depuis que tu es partie. Elle m'a demandé si j'étais en train de t'écrire. Elle me connaît tellement. Elle m'a répété que ce n'est pas grave pour hier, que dans quelques années, on en rirait, du chapiteau qui brûle le soir de la dernière. Tu devrais la voir, elle est encore plus belle qu'avant que tu partes. Son visage s'est creusé de rides, tu sais, celles qui disent qu'on a beaucoup ri dans sa vie ? Ses cheveux ont commencé à blanchir. Elle est très bronzée, burinée, ça lui donne un air qui rappelle les femmes d'Afrique qu'on voit dans les livres. Elle est vraiment celle qui est le plus attachée au groupe, elle avait gardé l'espoir jusqu'au bout.

Elle m'a parlé de toi un peu. Beaucoup, en fait. Ça m'a fait du bien, en même temps, ça m'a fait pleurer. Je n'avais pas pleuré depuis la dernière fois, devant toi. Pourtant, il n'y a pas grand-chose qui est sorti.

Elle m'a d'abord demandé si je m'ennuyais encore beaucoup de toi. J'ai dit que je pensais parfois à toi, pour me demander ce qui t'arrivait, mais sans plus. Elle a tout compris. Elle m'a dit que c'était normal, et que j'avais le droit, aussi, d'être jalouse. Au début, je n'ai pas compris où elle voulait en venir, puis je lui ai affirmé qu'elle se trompait, que je détestais la Bulgarie, que je n'avais d'ailleurs jamais eu envie d'aller te visiter là-bas. Elle m'a ensuite parlé de la Normandie, elle sait que c'était notre rêve, de jouer là-bas et en Bretagne. Elle y est déjà allée, en Normandie. Elle m'a



dit que c'est vraiment très beau, qu'on pourrait s'y rendre, un jour, elle et moi. Seulement elle et moi, sans Jack, sans toi, juste nous deux, pas pour faire du cirque, mais pour voir la mer monter au galop sur les falaises d'Étretat. J'ai dit « comme une mère et sa fille » elle a répondu « oui ».

J'ai pensé que je pourrais déchiqeter les lettres et les lancer aux quatre vents, depuis les falaises normandes. Et regarder voltiger les morceaux dans l'air, comme une danse, comme un baiser. Comme si on y était un peu allées ensemble.

Après, elle m'a fait comprendre que c'était important que je quitte Germaine, que je m'en défasse, parce que tu es encore trop ici. Je n'ai rien changé de la décoration, peut-être parce que je n'ai jamais eu le temps. Peut-être aussi parce que je n'en étais pas capable. Je vais quand même garder le coquillage que tu m'avais acheté à Moncton, dans une boutique attrape touristes, au début du cirque. Et, tu l'as sûrement déjà remarqué, je vais vider la bouteille de sable qu'on avait rapportée à ce moment-là dans l'enveloppe; tu en feras ce que tu veux. Ta propre sépulture si tu en as besoin.

Marie vient de partir, il y a vingt minutes à peine, pour faire une sieste; les émotions d'hier l'ont épuisée. Il faudra qu'on aille bientôt en Normandie, avant qu'elle ne soit trop vieille, trop fatiguée. J'ai peur qu'elle soit tout ce qui me reste. En même temps, ça me rassure.

La dernière phrase que Marie a dite avant de sortir résonne encore entre les murs de tôle de Germaine. Ou peut-être est-ce en moi que ça résonne. Elle s'est accotée dans le cadre de porte et m'a dit « c'est beau, une femme ». Je n'ai pas eu le temps de répondre.



J'ai envie de devenir funambule. Je ne sais pas si j'en serais capable, il faut que j'essaie, je crois. Le cirque, c'est tout ce que je sais faire, mais je crois que je ne suis plus capable de jongler avec des torches, ou d'en avoir envie. Il est trop tôt pour prendre une décision, sauf peut-être au sujet de Germaine. Je n'ai vraiment plus le choix. J'aurais aimé réussir, tu sais. Est-ce que c'est beau, la Bulgarie ?

Je te réécrirai peut-être plus tard. Quand j'aurai une adresse à moi.

Annie

**Vous jonglez avec des idées faites de sable.**